

The square

Palme d'Or Cannes 2017

Un film aussi absurde, glaçant et inhumain que l'ultralibéralisme mondialisé qui « fait bouger les lignes » et impose ses mutations technologiques.
Un cinéaste surdoué témoigne de l'ampleur de la catastrophe.
Un film « de gauche » ?

« 58,4 millions de dollars : c'est le prix auquel s'est vendu le 12 Novembre 2013 à New York le "Balloon Dog" de Jeff Koons »¹.

« En 2015, un nombre très réduit de créateurs domine le marché de l'art contemporain. Leurs oeuvres font objet de spéculation, réduisant l'horizon de la création à sa valeur marchande »².

Le bâtiment de la fondation d'entreprise Louis Vuitton³ (dont l'architecte est Frank Gehry) a été inauguré à Paris en 2014. Réplique à la fondation du milliardaire François Pinault à Venise, le seul coût de cette réalisation prestigieuse dédiée à l'art contemporain a certainement dépassé les 100 millions d'euros (certains évoquent 500 millions d'euros). Mais « on ne chiffre pas un rêve ! »⁴

Paris XVIII° (Mai 2017) – « Le bidonville qui s'étire sur le ballast en contrebas du Boulevard Ney est à nouveau en train de s'agrandir. Il abriterait 400 « habitants » dont de nombreux enfants »⁵

¹ <http://o.nouvelobs.com/pop-life/20131113.OBS5155/jeff-koons-l-artiste-vivant-le-plus-cher-du-monde.htm>

² http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/10/20/l-art-contemporain-prisonnier-d-une-oligarchie_4793305_3232.html

³ Le milliardaire Bernard Arnault, première fortune de France, est le propriétaire du groupe de luxe LVMH

⁴ <http://www.lemoniteur.fr/article/points-de-vue-sur-la-fondation-louis-vuitton-a-paris-26155388>

⁵ <http://www.leparisien.fr/paris-75018/paris-le-bidonville-de-la-porte-des-poissonniers-s-est-reforme-03-05-2017-6914004.php>

« The Square »

Film réalisé par Ruben Östlund (né en 1974 en Suède)

Scénario : Ruben Östlund

Montage : Ruben Östlund et Jacob Secher Schulsinger

Avec Claes Bang (acteur Danois / rôle de Christian) – Elisabeth Moss (actrice américaine / rôle de Anne) – Dominic West (acteur britannique / rôle de Julian) – Terry Notary (acteur américain / rôle de Oleg, « l'homme sauvage » qui réalise la « performance » finale⁶) –

Synopsis⁷

« Christian est un père divorcé qui aime consacrer du temps à ses deux enfants. Conservateur apprécié d'un musée d'art contemporain, il fait aussi partie de ces gens qui roulent en voiture électrique et soutiennent les grandes causes humanitaires. Il prépare sa prochaine exposition, intitulée « The Square », autour d'une installation incitant les visiteurs à l'altruisme et leur rappelant leur devoir à l'égard de leurs prochains. Mais il est parfois difficile de vivre en accord avec ses valeurs : quand Christian se fait voler son téléphone portable, sa réaction ne l'honore guère...

Au même moment, l'agence de communication du musée lance une campagne surprenante pour The Square : l'accueil est totalement inattendu et plonge Christian dans une crise existentielle ».

Durée : 2H22

Sortie en France le 18 octobre 2017

Coproduction : suédois / allemand / danois / français (société « Parisienne »)

Box-office parisien du mercredi 18 octobre 2017 :

« The Square » réalise le meilleur démarrage avec 1050 entrées dans 25 salles⁸.

« Knock », comédie française « populaire » avec Omar Sy enregistre 971 entrées dans 22 salles.

Le film d'animation « Le monde secret des émojis » complète le podium avec 573 entrées dans 14 salles.

Box-office national semaine du 18 octobre 2017 : « The square » = 126 000 entrées (184 copies)

« Le sens de la fête »⁹ [comédie française] a été vu par 508 000 spectateurs.

Situation initiale

Stockholm (de nos jours) - Entretien entre Christian, le conservateur du musée, et une jeune journaliste américaine : qu'est qu'un musée et qu'est-ce qu'une œuvre ? Le démontage de la statue équestre – installation du square devant le musée – altercation en place publique et vol du portable

Situation finale

Le père et ses deux filles cherchent le jeune garçon dans l'immeuble qu'il habite. Un contact avec un locataire s'avère infructueux. Le père et ses deux filles roulent en voiture

« Doté d'une mise en scène impressionnante et d'un humour caustique et tordant,

⁶ Terry Notary, acteur, est également chorégraphe et cascadeur. Il a conçu les déplacements des singes dans le film « la planète des singes – suprématie » - <http://www.allocine.fr/personne/fichepersonne-156118/interviews/?cmedia=19546534>

⁷ Sur le site de BAC Films, le distributeur en France

⁸ Le précédent long métrage d'Östlund, « Snow Therapy », avait été un succès en France avec près de 200.000 entrées

⁹ Des réalisateurs Eric Toledano et Olivier Nakache

« *The Square* », à défaut de contenter tous les esprits, les marquera assurément.
L'empreinte des grands films »¹⁰. [Ecran large]

**Un film « de droite » ? Un film « bien pensant » ?
Un film « réac » ? Vraiment ?
Eléments d'analyse**

La mise en scène

On retrouve ici la même structure que dans « *Snow therapy* », son film précédent.

La mise en scène est extraordinaire, une sorte de « voyage cotonneux » dans un labyrinthe mental, avec en prime un travail exemplaire sur le « champ / hors champ ».

L'utilisation de la musique et des sons est absolument magnifique.

Et, comme dans son film précédent, quelques passages à vide, et un final en apothéose (le retour du bus dans la vallée pour le précédent, la performance de « l'animal sauvage » dans celui-ci). Les acteurs forment une « troupe » qui sert avec conviction ce projet atypique.

La plénitude des arias de Bach et les improvisations de Bobby McFerrin accompagnent tout au long du film le naufrage sociétal en cours, avec une infinie douceur, celle-là même qui est apportée aux malades en fin de vie dans les services de soins palliatifs. Se révolter restera donc... compliqué !

Les défauts de la mise en scène

Le film est composé en réalité de « micro séquences » enchaînées (parfois improbables¹¹), qui à la fois participent à l'unité et à la progression du récit, et poussent les personnages vers la caricature (le jeune garçon accusé d'être un voleur). Il est difficile d'accepter que la scène de la performance devant les donateurs se termine de la sorte, sans suite dans la structure narrative du film.

Le sujet du film : un grand film Politique (au sens noble et fort du terme)

*« Souvent dépeint assez grossièrement, le monde de l'art inspire ici à Ruben Ostlund
une série de situations d'autant plus malaisantes
que le réalisateur les filme avec une précision clinique et les étire encore et encore et encore.
Si elles n'étaient pas aussi drôles, elles seraient insoutenables »¹².*

[Vanity Fair]

Bien que se situant dans un musée d'art contemporain, avec le directeur comme personnage principal, ce n'est pas un film sur l'art contemporain. En dehors du « sauvage », le film nous propose un autre artiste créateur en plein travail, et gag réjouissant et significatif, le spectateur est ici aussi confronté à une certaine... « Animalité ». Par ailleurs, l'œuvre « endommagée » accidentellement sera « réparée » simplement en remettant le gravier à sa place. Gag, dérision... La première séquence « règle son compte » à l'art contemporain (« si vous posez votre sac ici, dans ce musée, est-ce que votre sac devient une œuvre d'art ? »).

¹⁰ <https://www.ecranlarge.com/films/critique/988675-the-square-cannes-2017-critique-sauvagement-artistique>

¹¹ La coprolalie du patient atteint du syndrome de Gilles de la Tourette

¹² Dovergne, Constance – « The square, ou l'art de faire mal » - 22/05/2017 – Vanityfair - URL :

<http://www.vanityfair.fr/cannes-2017/chroniques-cinema/articles/cannes-2017-the-square-de-ruben-ostlund-ou-lart-de-faire-mal/53163>

Le film décrit les phénomènes de pouvoir, matériel et symbolique, dans une société capitaliste qui a gangrené l'ensemble des rapports sociaux, et l'Art lui-même. L'influence des Etats-Unis est là aussi bien perceptible (le personnage de Anne et son improbable « co-locataire »).

Le milieu de l'Art contemporain suit avec intérêt les analyses de Nicolas Bourriaud, et le film fait même référence à ses travaux¹³. Mais ici cet apport théorique est loin d'éclaircir le débat...

Dans The Square, il n'y a pas de « complot », pas de riches (en tant que tels) qui se voudraient les maîtres du monde. Non, ici les plus puissants ne sont qu'un couple de retraités, mécènes du musée et de ses expositions, mais silencieux et sans « stratégie ». Ils sont reconnus par leur « Cour » et par la presse, mais ils sont aussi « spectateurs » de l'Art qui leur est proposé. On est loin ici des Milliardaires français, de leurs musées respectifs et de leurs stratégies pour toujours accroître leurs collections et contrôler les grands médias (TF1, le Figaro, Canal +, Libération...).

Réseaux sociaux : Asservissement, manipulations et course à l'audience

C'est une des idées force du film de décrire cela avec un triple éclairage : la population rivée à son portable, la stratégie « événementielle et scandaleuse » de l'agence de communication qui va détourner l'Art (ou ce qu'il en reste) pour créer le Buzz, et le film lui-même contaminé par cette stratégie puisque nous est montré « plein écran » le clip par qui le scandale arrive.

La presse fait son travail critique (nous verrons le résultat de son travail publié dans un journal) malgré la direction du musée qui tente d'orienter ces informations vers un soutien de son travail « artistique ». Le film dissocie encore la presse traditionnelle et les réseaux sociaux, alors que la grande « fusion » est en train de s'effectuer sous nos yeux. Le film ne décrit que le fonctionnement « basique » des réseaux sociaux (le nombre de clips peut générer des revenus), sans se préoccuper de la stratégie de ces multinationales pour contrôler vraiment nos choix et nos décisions. Edward Snowden ? Connais pas...

Les exclus

Ils sont exclus... définitivement, sans espoir de réinsertion, de formation ou d'ascenseur social. Ils sont abandonnés sur leur trottoir, dans l'indifférence de la classe moyenne / supérieure qui les maintient dans leur abandon, au final les méprise, agacée de leur « agressivité » pour demander l'aumône. Les exclus sont niés, et leurs enfants, leurs descendants aussi ! (le seul à se révolter contre les injustices qui le frappent est un préado, dont la colère légitime sera inutile).

Mais ces exclus, dans leur immeuble, leur quartier, peuvent se montrer désagréables : la fiction est lancée par le vol du portable et du portefeuille du héros, vol qui est réalisé par un de ces exclus, invisible, même en pleine lumière, mais redoutablement efficace.

Christian, le héros, va à quelques reprises apporter de l'aide, et même en recevoir (séquence des courses dans le grand magasin). Il sera le seul à rendre visite à ceux « d'en bas » dans leur univers de couloirs et d'escaliers absolument kafkaïens. Un couple « issu de la diversité » (Mickael, le jeune collaborateur de Christian) fait partie du personnel du musée. Ils sont au service des dominants, c'est leur seule identité et existence dans le film.

Modernité du film

¹³ Nicolas Bourriaud (né en 1965), qui compte parmi les personnalités les plus identifiées de la scène artistique, est à la fois commissaire d'exposition, historien de l'art et critique d'art. Il a publié un ouvrage théorique (« l'esthétique relationnelle » en 1998) qui a marqué les esprits. Il dirige aujourd'hui le centre d'art « La Panacée » à Montpellier (ce qui pourrait permettre à cette métropole de « distancer » au niveau du prestige culturel ses deux rivales que sont Toulouse et Marseille). Nicolas Bourriaud vient de faire paraître un nouveau livre aux PUF : « l'exforme : art, idéologie et rejet ».

Le travail de sape de la presse ne mène pas à grand-chose, mais l'art contemporain est évacué du film (lorsque le conservateur démissionne) pour passer à un autre conditionnement, celui de la jeunesse, par la « danse spectacle » à laquelle participent les deux jeunes filles du personnage principal. Il est question de « mettre son énergie au service du groupe » déclare un entraîneur à une de ces sportives en herbe. Orwell et son « 1984 » ne sont plus loin¹⁴ ...

Le passé étant détruit (la statue équestre) ou « profané » (les appartements du roi et de la reine), il n'existe plus que le présent, et l'espace du film (c'est la grande force de la mise en scène) enferme personnages et spectateurs, y compris quand ils sont en extérieur (le « quartier », « l'immeuble »).

La « nature humaine »

Dans une de ses salles, le musée diffuse des images d'un homme très inquiétant, proche de l'animalité. Ce « sauvage » (?) blanc est donc lui aussi une œuvre d'art contemporain. Cette image va s'incarner dans la séquence du repas des mécènes. Ce « sauvage », ce « dernier des derniers », cet « exclu ultime » (un artiste complice ? un exclu ?) doit s'exhiber parmi les « maîtres du monde », ce qui devrait symboliquement marquer définitivement leur « supériorité ». Mais le comportement agressif du « sauvage » va faire craquer le vernis social et révéler la terrifiante bestialité et la cruauté de la classe dirigeante (ils rouent de coups leur victime en criant « tuez-le, tuez-le !). [*Les critiques se gardent bien d'évoquer la barbarie finale de cette séquence...*].

L'hypocrisie de la classe dirigeante est affichée sans concessions : elle engendre « tous les malheurs du monde », mais elle sait se montrer « compréhensive » avec le patient atteint de coprolalie, car il fait partie lui aussi de cette même classe dirigeante.

Les USA (à travers le personnage de Anne) participent également à cette société de l'exclusion. La lutte des classes est finie, ce sont les 0,1 % les plus riches qui l'ont gagnée... L'ultra libéralisme, c'est la souffrance, l'exclusion, la perte de toute dignité et d'espoir, la performance individuelle promue comme seul moteur de la société... Sombre tableau...

Alors, « Happy end ? »

Ruben Östlund évoque le dénouement de son film¹⁵ :

« Dans THE SQUARE, un jeu d'acteur réaliste et intimiste s'impose. La relation affectueuse entre Christian et ses filles pom-pom girls constitue le cœur émotionnel du film et dénote, par des images concrètes, l'idée d'une quête d'utopie. En effet, les fillettes s'épaulent les unes les autres et font preuve d'un véritable esprit d'équipe, où chacune d'entre elles contribue équitablement à la réussite du groupe. Voir une petite fille de dix ans effectuer un saut périlleux, en comptant sur ses camarades pour la rattraper, est également une manifestation visuelle du rôle de la confiance en l'autre. La concentration et la bonne humeur des pom-pom girls illustrent la meilleure facette de la société américaine, un « esprit d'équipe » résultant de la méfiance des américains envers l'Etat. Qui sait ? »

Ce choix scénaristique du réalisateur suédois en faveur des USA pose quelques questions.

« Une pom-pom girl, ou cheerleader aux USA, est une jeune athlète munie de pompons aux couleurs d'une équipe sportive, participant à un spectacle de chant, de danse et de figures

¹⁴ Ici aussi, la réalité est en passe de dépasser la funeste fiction orwellienne. Pour traiter les précieuses données collectées, les autorités chinoises disposent aujourd'hui du supercalculateur Tihuan-2, l'un des plus puissants au monde, avec 33 pétaflops (soit 33 millions de milliards d'opérations par seconde). Ils visent l'exaflop (1 milliard de milliard d'opérations par seconde) en 2020 (*« Challenges » - octobre 2017*). La multiplication des caméras de vidéosurveillance (avec leurs logiciels de reconnaissance faciale) participe de la « vidéosurveillance » dans les pays totalitaires, alors que, dans nos démocraties, nous ne voyons que de la « vidéo protection ». Affaire de vocabulaire... Inutile de préciser le niveau de « civilisation » que nous atteignons aujourd'hui avec la mise en place sur les différents champs de bataille de la planète de terrifiants « drones soldats » et de « systèmes d'armes létaux autonomes » qui – à l'horizon 2030 - décideront « en leur âme et conscience » du sort à réserver à l'humain qui se trouve dans leur viseur.

¹⁵ <http://www.bacfilms.com/distribution/prochainement/film/THE-SQUARE>

acrobatiques donné pour encourager cette équipe lors d'événements et de championnats sportifs. Le cheerleading désigne cette activité qui consiste, pour une équipe de pom-pom girls, à exécuter de façon rapide et énergique un programme constitué d'un mélange de sauts, de danse, d'acrobatie et de gymnastique au son d'une musique rythmée et dynamique. Cette activité est devenue un maillon essentiel de la culture et du sport américain, non sans ambiguïté. Une partie de ce secteur s'est maintenant professionnalisée »¹⁶.

Ruben Östlund aurait tout à fait pu choisir de permettre aux deux filles du héros de briller dans des disciplines sportives telles que la gymnastique ou l'athlétisme, disciplines bien représentées en Suède. Non, il les inscrit dans la culture américaine pour communiquer la « bonne humeur » et la « confiance en l'autre » nécessaires à la pratique de cette activité. Peut-être... mais le discours de l'entraîneur à ses jeunes sportives témoigne d'un autre ton, la nécessité de s'intégrer à ce groupe « spectaculaire » en abandonnant une partie de sa liberté. Dans le film, les fillettes sont spectatrices, silencieuses, et sans « protection ou lien maternel » visible. Elles sont conditionnées pour être performantes et capter l'attention, objectif qu'elles atteignent parfaitement avec le « soutien » actif de leur entraîneur. La classe moyenne / supérieure qui constitue le public applaudit et félicite ses enfants.

TELERAMA évoque un «semblant de happy end »

« (...) Le film finit pourtant sur une note d'espoir. Loin d'être mièvre, ce semblant de happy end, après deux heures de causticité, est un encouragement à entrer dans « le Square »¹⁷.

Mais l'interprétation pessimiste est aussi tout à fait envisageable

Un film absolument noir, sans espoir. Le film n'est pas « aimable » ni très didactique. Les personnages ne répondent que rarement à des motivations que l'on pourrait caractériser de « psychologiques ». Le film nous « emprisonne », puisque il fait la démonstration de l'impossibilité, dans cette société où tout est gangrené par l'argent, d'avoir la moindre trace d'empathie pour son prochain, surtout s'il est Rom, immigré ou simplement pauvre.

Résumons en précisant que personne n'affiche de bonheur ou de joie de vivre tout au long du film. Et c'est tant mieux, car cette société décadente se veut des plus civilisées... et humaine. Ce film est un véritable cauchemar, pas désagréable, parfois amusant, ce qui le rend d'autant plus dévastateur... Le spectateur ne peut que « couler » avec les protagonistes, sans bouée de sauvetage, sans « plan B ». Cela risque d'en dissuader plus d'un d'adhérer au film. Ce monde là, personne n'a envie de l'habiter, et pourtant c'est aujourd'hui notre modèle... En être éloigné, c'est perdre le « sel » de la vie, possiblement « chuter », perdre son travail et son précieux carnet d'adresses, être éloigné du « paradis » de la possession et de la consommation...

« Tesla », un « placement de produit » volontairement contre-productif, tellement ironique !

Puisque la publicité va de plus en plus s'immiscer dans le cinéma de fiction pour mieux influencer notre « temps de cerveau disponible », il est intéressant de comparer « The square » à un blockbuster nord américain au budget conséquent, « Blade Runner 2049 »¹⁸.

Dans ce dernier film situé dans un futur encore lointain, le personnage interprété par Ryan Gosling pilote une « voiture volante », « banale », qui effectue les manœuvres et déplacements attendus de ce type de véhicule encore futuriste. Au cours du film, Ryan Gosling actionne le démarreur et apparaissent sur le tableau de bord le logo de Peugeot, et le nom de la marque qui occupe une grande partie de l'écran sur lequel nous prenions plaisir à suivre cette aventure, loin des publicités envahissantes qui nous ont accompagné avant la projection du « vrai » film.

¹⁶ https://fr.wikipedia.org/wiki/Pom-pom_girl

¹⁷ Odicino, Guillemette – « The Square » - Télérama n°3536 du 18/10/2017 – rubrique « cinéma » - p.68

¹⁸ Réalisé en 2017 par Denis Villeneuve

Dans « The Square », Christian, le héros, se déplace en Tesla, véhicule électrique « donc » écologique. A plusieurs reprises, la caméra se trouve à l'intérieur du véhicule et nous comprenons qu'il est autrement plus confortable qu'une « Ford T » des années 20.

Mais le film va dynamiter de l'intérieur, par le récit, cette image positive de ce véhicule « écologique ». Nous constatons tout d'abord qu'il est une source d'ennuis pour le conducteur car il attise la curiosité... et peut-être le danger, et surtout le film va lui faire subir quelques outrages, en martyrisant cette prestigieuse carrosserie, au final un banal « tas de tôles ».

Voilà comment la Tesla, pourtant nommée par le film, va voir son image de véhicule prestigieux très déstabilisée. Ruben Östlund mesure parfaitement le conditionnement que nous fait subir la publicité, et, comme pour l'Art contemporain, il n'hésite pas à combattre ces techniques de manipulation, dont on nous dit qu'elles ne sont « qu'informatives ».

Rappelons ici que la société Tesla Motors que dirige l'ingénieur Elon Musk (né en 1971) n'est pas suédoise, mais californienne, et que son très médiatique directeur général a aussi exposé le projet de participer à la colonisation de la planète Mars... Pour le réalisateur suédois briseurs d'icônes, deux cibles atteintes en un seul coup ! Mais on comprend bien combien sa démarche subversive détonne dans un univers en voie de colonisation par les marques, les « entrepreneurs », la publicité¹⁹... Le capitalisme nord-américain, comme paradis et enfer.

Le référent : la Suède en 2016 (progression des inégalités et de l'extrême-droite)

Le pays compte 10 millions d'habitants. La croissance démographique est une des plus fortes d'Europe. Le pays est resté neutre tout au long des conflits du 20^e siècle.

Système politique de la Suède

La Suède fait partie de l'Union européenne, mais pas de la zone euro. L'extrême droite progresse à chaque élection, et les conservateurs (dirigés par Anna Kinberg Batra) ont tendu la main aux « Démocrates de Suède »²⁰ (parti d'extrême droite raciste et xénophobe dirigé par Jimmie Akesson) pour tenter de renverser les sociaux-démocrates au pouvoir depuis 2014. Les centristes et les libéraux refusent pour l'instant cette alliance.

Economie de la Suède

L'économie de la Suède est celle d'un pays industrialisé avec un niveau de vie très élevé reposant sur la haute technologie et l'Etat-providence. Le taux de chômage se situe à 8 %. Le pays produit et exporte principalement : machines, automobiles, produits de l'industrie papetière, produits en fer et acier, produits chimiques. Même si la Suède reste un des pays les plus égalitaires au monde, les inégalités sont en forte augmentation depuis une dizaine d'années.

Immigration

Un cinquième de la population suédoise est constitué soit d'immigrants soit d'enfants d'immigrants. Les Finlandais ont constitué la première vague d'immigration dans la Suède contemporaine. La communauté musulmane représenterait 5 % de la population suédoise totale. La Suède a accueilli, avec 163.000 migrants en 2015, proportionnellement plus de réfugiés que tout autre pays de l'Union européenne. La Suède est la seconde terre d'accueil de réfugiés européenne après l'Allemagne. Certes, la Suède accueille, mais la ségrégation spatiale est forte. Stockholm se racialise sur le modèle des villes américaines (« une communauté = un quartier »).

Criminalité et sécurité en Suède

¹⁹ [Dernière manifestation – octobre 2017 - du cancer publicitaire qui décompose peu à peu nos libertés, et transforme les citoyens en consommateurs ciblés : « Izly, l'appli du Centre national des œuvres universitaires et scolaires (CNOUS), établissement public, qui géo localise des étudiants à leur insu et renseigne des sociétés publicitaires » URL : http://www.lemonde.fr/pixels/article/2017/10/20/izly-l-appli-du-cnous-qui-geolocalise-des-etudiants-et-renseigne-des-societes-publicitaires_5203902_4408996.html]

²⁰ Parti qui pourrait recueillir 20 % des intentions de vote et revendiquer 49 députés au Parlement.

Le pays se situe dans la moyenne des pays de l'OCDE en matière de sécurité. La délinquance et la criminalité restent stables ; les gouvernements favorisent les politiques d'insertion. Le terrorisme islamiste est perçu comme une menace qui appelle à la vigilance.

La Suède... et la supériorité de l'Homme blanc... Un passé qui ne passe pas²¹

« Il y a en effet une vraie tension en Suède entre comment le pays se perçoit ou voudrait qu'on le perçoive, et la réalité de sa société. La Suède se voit comme une « utopie post-raciale », aveugle aux différences. Cette étiquette a été politiquement construite par la social-démocratie suédoise à la fin des années 1970, ce qui constituait un changement radical du pays dans son rapport aux questions « raciales ». En effet, avant cela, la Suède fut historiquement obsédée par la « race » : en 1922, le Royaume ouvre à Uppsala le premier institut de biologie raciale d'Europe, où se théorise un eugénisme qui inspirera les Nazis. La supériorité d'une prétendue « race blanche suédoise » a irrigué le modèle suédois d'avant, fait d'eugénisme et de stérilisations forcées (sur les Roms, les Tziganes, les Saamis²² – pour des motifs officiellement économiques, ces peuples étant considérés comme improductifs) ».

Comme beaucoup de pays européens, la Suède a donc troqué son racisme pour une xénophobie culturelle insidieuse, qui n'est pas seulement un problème réservé à l'extrême droite et à son électorat. Ce ne sont pas les ethnies qui sont visées, mais leur culture : ce qui revient au même, quand dans les inconscients telle couleur de peau est automatiquement associée à telle culture.

Le Royaume se retrouve donc face à un défi historique que vivent la plupart des pays d'Europe. Faire évoluer son identité pour qu'elle soit inclusive, et abandonner toute conception ethno nationale de la société. Sans cela, les DS continueront leur progression vers le pouvoir, bouleversant les fondations d'un système politique fondé sur le dialogue et le consensus de tous les partis à la Chambre, à l'exception précisément et évidemment de l'extrême droite ».

Suède : situation intérieure... compliquée, et craintes dans les relations internationales²³ (cet aspect n'est pas évoqué par le film, quoique...)

« 8 milliards de couronnes supplémentaires en trois ans, soit l'équivalent de 850 millions d'euros, telle est la somme que la Suède va ajouter à ses dépenses de défense actuelles (48 milliards de couronnes, soit 1 % de son produit intérieur brut). C'est la menace russe dans la région de la Baltique qui a décidé les principaux partis politiques (y compris les Verts, membres de la coalition gouvernementale dirigée par les sociaux démocrates) à s'accorder sur cette augmentation. Le pays a récemment rétabli la conscription, abolie en 2010 ».

Ruben Östlund évoque la situation politique de son pays (et le rôle des médias)²⁴

« On peut faire un parallèle avec les partis extrémistes, en Suède et ailleurs, qui ont réussi à attirer l'attention du public grâce à des débats sur des thèmes fédérateurs et polémiques. En Suède, un parti de ce type est devenu la troisième force politique du pays. Pour ce film, j'ai été inspiré par les coups de pub provocateurs de Studio Total une célèbre agence de publicité suédoise. Il est tragiquement ironique que les médias sociaux soient devenus le meilleur moyen de promotion des groupes terroristes. Nous sommes tous au courant mais n'avons rien appris de l'hystérie médiatique qui pousse les Européens à rejoindre Daech, ou qui a inspiré les fusillades de Copenhague quelques semaines après l'attaque de Charlie Hebdo. Il y a quelques années, la déontologie journalistique aurait empêché la presse ou une chaîne de télévision de montrer des

²¹ <http://lvsl.fr/tout-nest-pas-rose-au-royaume-de-suede> - « Tout n'est pas rose au Royaume de Suède » par Cyprien Caddeo - site : « Le vent se lève » - 07/04/2017.

²² Lapons, dans la traduction commune française

²³ « Suède, des couronnes pour la défense » - Alternatives économiques n°371 – 01/09/2017 – p.38

²⁴ <http://www.bacfilms.com/distribution/prochainement/film/THE-SQUARE>

images choquantes, équivoques ou manipulatrices. Mais depuis les réductions budgétaires et les suppressions de postes, les journalistes sont débordés et les médias ont de plus en plus recours au sensationnalisme.

Tant qu'une image est susceptible de susciter la polémique, peu importe son contenu. L'exemple de la photo du petit garçon noyé, Aylan, est très préoccupant. Une seule image a soudainement changé « l'opinion » de nombreux journaux sur les demandeurs d'asile, en Europe et dans le monde entier. Elle a montré le pouvoir que peut exercer une bonne photo dès lors qu'elle suscite suffisamment le scandale et l'émotion pour interrompre le déferlement incessant d'informations et d'images auxquels nous faisons face ».

Le référent (caché) – L'Art contemporain comme... Artketing (placement financier) !

« Galeristes cyniques, artistes cupides, collectionneurs mégalomanes ou intéressés : dans "*Requins, caniches et autres mystificateurs*", le journaliste Jean-Gabriel Fredet pointe les excès et dérives de l'art contemporain. Demain la bulle? [Article paru dans l'hebdomadaire « Challenges »²⁵]

"There is no business, like art business", "pas de plus beau business que le business de l'art". La phrase est attribuée au plus mythique des galeristes, Larry Gagosian. Le plus cynique aussi. "J'aurais pu aussi bien vendre des boucles de ceinture, je suis un dealer, je vends", affirme, provocant, celui qui a exposé les plus grands artistes vivants, les plus chers surtout, Jeff Koons, Takashi Murakami, Richard Prince. Le marchand new-yorkais qui n'avait pas mis les pieds dans un musée avant l'âge de 25 ans réalise aujourd'hui un chiffre d'affaires proche de celui de Christie's, la première maison de ventes aux enchères dans le monde, et possède une collection évaluée à un milliard de dollars.

(...) Excès et dérives en tout genre sont au menu de *Requins, caniches et autres mystificateurs*, à commencer par la folie des prix: par exemple, les 58 millions de dollars d'un Balloon Dog de Koons, record mondial en vente aux enchères pour un artiste vivant, résultat d'une habile manipulation révélée par le journaliste.

On y découvre aussi la mégalomanie – pas forcément irrationnelle – des collectionneurs spéculateurs, rebaptisés **specollectors** : Eli Broad, cofondateur de Kaufman & Broad et créateur à Los Angeles d'un musée à son nom, l'ex-publicitaire britannique Charles Saatchi, le producteur et mécène américain David Geffen, sans oublier le duo français **Pinault²⁶-Arnault²⁷**, en quête de reconnaissance mais aussi conscients des effets de l' "artketing" (ou marketing par l'art) sur les bénéfices de leurs groupes de luxe respectifs, LVMH²⁸ et Kering²⁹ »³⁰.

²⁵ L'hebdomadaire « Challenges » appartient à Claude Perdriel (à la tête d'une fortune estimée à 150 millions d'euros). Propriétaire d'un hôtel particulier à Paris, d'un chalet à Megève, de deux bateaux et d'avions privés, M. Perdriel (né en 1926) est connu pour ses opinions « de gauche ».

²⁶ Propriétaire du magazine « Le Point »

²⁷ Propriétaire des journaux « Les Echos », « Le Parisien », « Connaissance des Arts » et de « Radio Classique »

²⁸ « Les ventes de LVMH, numéro un mondial du luxe, ont bondi de 15% au premier trimestre 2017 pour frôler les dix milliards d'euros »

²⁹ « Avec une très forte accélération de sa croissance, Kering réalise une performance historique au premier trimestre 2017 (chiffre d'affaires : 3,5 milliards d'euros).

³⁰ Fraysse, Bertrand – « FIAC 2017, une enquête décapante sur les excès de l'art contemporain » - *Challenges* – 19/10/2017. URL : https://www.challenges.fr/patrimoine/marche-de-l-art/requins-caniches-et-autres-mystificateurs-de-jean-gabriel-fredet-une-enquete-decapante-sur-les-exces-de-l-art-contemporain_507449

Quelques oeuvres que l'on pourrait rapprocher du film The Square

J'ai beaucoup pensé à « *Toni Erdmann* », de Maren Ade, qui cible avec la même violence la société libérale sans âme, mais où les personnages peuvent avoir leur « quart d'heure » d'humanité. On pourrait aussi évoquer pour la mise en scène oppressante le « *Barton Fink* » des frères Cohen. A un moindre degré d'enfermement, mais dans un genre plus psychiatrique, j'ai aussi pensé au « *Locataire* » de Polanski. Par moments Ionesco et Beckett ne sont pas loin également. Le film partage le « no future » du « *Rêve de singe* » de Marco Ferreri et du « *Procès* » d'Orson Welles. Le Luis Buñuel de « *l'ange exterminateur* » serait aussi convoqué pour son autopsie de la bourgeoisie mexicaine dominante, et le rapport incertain Homme / Animal qu'il propose (chez Östlund, l'Art contemporain idolâtré a remplacé la Religion)

« Ruben Östlund, celui par qui le scandale arrive »³¹

« (...) Ruben Östlund fait des films certes, mais il n'évolue pas vraiment dans le monde du cinéma. Son terrain de jeu, c'est la sphère médiatique moderne. *« Il faut créer des chocs et des conflits pour se faire remarquer. Les médias ne cherchent que ça. Que ce soit dans la politique ou dans les films, on n'a pas le choix, il faut se battre pour attirer l'attention ».*

Ruben Östlund entretient déjà depuis quelques années une relation forte avec le public suédois. *« Un rapport ambigu. Ils m'aiment ou me détestent parce que je gratte le vernis de notre société « modèle », mais je crois qu'ils apprécient qu'on les remue, et depuis Happy Sweden [son deuxième film sorti en 2008] ils m'accompagnent.*

(...) Des critiques ont traité le satiriste de démagogue et de réactionnaire pour sa mis en boîte de l'art contemporain. Qu'il assume pleinement : *« Parcourir les musées sur plusieurs continents m'a conforté dans l'idée qu'on y voit toujours les mêmes choses. La création actuelle me semble totalement coupée de la société dans laquelle nous vivons ».*

(...) Fils de militants socialistes et ultra gauche, élevé dans la Suède très émancipée des années 1970, Ruben Östlund est devenu l'agitateur vedette d'une société qui, selon lui, perd ses repères, et surtout sa cohésion. Il a commencé à travailler sur *The Square* quand un reportage lui a montré des aspects de Göteborg qui l'ont choqué, la construction de résidences pour riches verrouillées et la présence de jeunes gangs, en marge de la ville, qui se baptisent « Mafia » et placent leurs lois au-dessus de celles du pays. *« A la différence des Américains qui croient en l'individu et en la famille, ou des Allemands, qui croient en l'Etat et en la famille, nous, Suédois, avant toujours mis l'individu et l'Etat en avant. La famille, nous nous en affranchissons au plus vite au nom de la liberté. Mais nous avons de moins en moins confiance en l'Etat, et l'individu devient roi. Mon cinéma est acerbe, satirique, mais c'est parce que j'aimerais que les lignes bougent ».*

(...) Personne ne sera étonné d'apprendre que Ruben Östlund apprécie le cinéma de Michael Haneke pour son entêtement à ne pas laisser le spectateur en paix. *« Il m'a beaucoup influencé, mais j'ai rajouté l'humour comme composante essentielle de mon cinéma. La vie est drôle triviale, et, même en parlant de sujets importants, je tiens à réaliser des films divertissants ».* Östlund se dit aussi marqué par le très underground *Gummo* réalisé par Harmony Korine (ce film lui a donné le courage de se déporter vers la fiction et la direction d'acteurs. (...) *« Dans mon cinéma, je veux que chaque scène soit intéressante. Dans la dramaturgie classique, les scènes participent à la tenue de l'ensemble, elles n'existent pas forcément de manière autonome. Moi je cherche toujours des moments forts comme ceux qu'on voit sur YouTube ».* C'est donc de cette plateforme que viennent ses principales influences. Pour voir le film préféré d' Östlund, un clic suffit : il s'appelle *Cab driver on the BBC* ».

³¹ Rigoulet, Laurent – « Ruben Östlund, celui par qui le scandale arrive » - *Télérama* n° 3536 du 18/10/17 – page 43

Östlund par Östlund³²

« Sur le plan thématique, le film aborde plusieurs sujets, comme la responsabilité et la confiance, la richesse et la pauvreté, le pouvoir et l'impuissance, l'importance croissante que l'on accorde à l'individu par rapport à la désaffection vis-à-vis de la communauté et la méfiance à l'égard de l'Etat en matière de création artistique et de médias ».

« 2008 a marqué l'apparition du premier « quartier fermé » en Suède, un lotissement sécurisé auquel seuls les propriétaires en ayant l'autorisation peuvent accéder. Il s'agit là d'un exemple extrême qui montre que les classes privilégiées s'isolent du monde qui les entoure. C'est également un des nombreux signes de l'individualisme grandissant dans nos sociétés européennes, alors que la dette du gouvernement s'alourdit, que les prestations sociales diminuent et que le clivage entre riches et pauvres ne cesse de se creuser depuis une trentaine d'années. Même en Suède, pourtant reconnue comme l'un des pays les plus égalitaires au monde, le chômage croissant et la peur de voir son statut social décliner ont poussé les gens à se méfier les uns des autres et à se détourner de la société. Un sentiment général d'impuissance politique nous a fait perdre confiance en l'État ».

-o0o-

CONCLUSION

Un pied dans « le système », un pied... « Ailleurs », pas facile d'être un « artiste » ! Ruben Östlund est un être complexe, un artiste surdoué qui a « trouvé sa place » dans une société ultra-libérale dont la seule mesure est constituée par la fortune amassée et l'emprise sur le monde. L'Art en général, et le cinéma en particulier, n'ont pas échappé à cette évolution qui conditionne notre « malaise dans la civilisation ».

Le réalisateur suédois est donc reconnu comme il se doit pour ses talents artistiques, sa maîtrise exceptionnelle des moyens d'expression cinématographiques. Il est déjà classé parmi les grands cinéastes. Son œuvre se nourrit de ses observations et de son ressenti. Il sait parfaitement qui sont les « maîtres du monde » qui dominent aussi le monde du cinéma. Il les a rencontrés à Cannes lors du festival (Harvey Weinstein y siégeait en majesté, toutes les femmes à ses pieds), mais aussi à Beaubourg, lors de la présentation « privée » de son film (cf. en annexes l'article du Figaro).

Ruben Östlund sait parfaitement que son cinéma est « politique », qu'il dénonce des dérives sociétales déjà dévastatrices, mais ce n'est pas son choix d'endosser le rôle de l'artiste contestataire. Il ne sera ni Ken Loach ni Constantin Costa-Gavras. Il a donc revêtu le costume du bouffon, du fou du roi, qui l'espace d'un film, le temps compté d'un « happening » post-projection peut dire ses vérités à un pouvoir sans limites. Mais servilement, personne n'est dupe car l'Artiste « reste à sa place », tenant un discours et des propos amusés et amusants, à l'opposé de la moindre contestation, sans l'ombre d'une revendication. On peut ici s'en désoler...

Il occupe la même fonction auprès des milliardaires que François Marie Banier auprès de feu Mme Liliane Bettencourt : un amuseur plutôt sympathique qui fait partie « des meubles » et du même monde (la principale différence avec le sulfureux photographe germanopratin, c'est que le réalisateur suédois est vraiment un immense artiste). Puisque nous ne pouvons – presque – rien

³² <http://www.bacfilms.com/distribution/prochainement/film/THE-SQUARE>

pour le climat de la planète, l'exode des réfugiés, les boîtes de « merde d'artiste »³³ de Piero Manzoni³⁴ et le transhumanisme, souhaitons que Ruben Östlund continue à nous donner beaucoup de bonheur artistique dans ses prochaines oeuvres, même s'il nous condamne à contempler les dérives suicidaires de notre « civilisation » désormais mondialisée.

The Square est certainement à classer dans les films « de gauche » ! Même si cette « gauche » est en miettes, pour cause de fuite de la « classe moyenne », qui a rejoint « en marchant » les rangs conservateurs, qui a accepté la fiction du « ni droite ni gauche ». Pour le plus grand profit des milliardaires³⁵ et des millionnaires, esthètes sincères et vrais « grands défenseurs » de l'Art.

Gérard Hernandez

Lauréat de la certification cinéma / audiovisuel (Education nationale) - Octobre 2017

A N N E X E S

Ce film reconnu par le festival de Cannes pour ses qualités esthétiques allait-il subir l'opprobre et le courroux du milieu « politico / artistico / milliardaire » dont il dénonce si bien les méfaits ?

Non, au final ce portrait au vitriol serait l'occasion de nouvelles réjouissances, puisque, le message est clair, les « maîtres du monde » et leurs zélés courtisans étaient ce soir là à Beaubourg, « chez eux », « entre eux » et ni le film ni la présence du réalisateur provocateur / révélateur ne pourraient gâcher ce fraternel évènement mondain entre « gens de bonne compagnie ».

Pour nous, les petits, les sans grade, qui n'avons pas le précieux carton d'entrée, le journal **Le FIGARO** nous propose un **reportage édifiant** qui nous fait partager, quelques instants, « leur » monde, si éloigné du nôtre. Du « vrai journalisme », comme on aimerait « en voir plus souvent » :

« L'insolente projection privée de *The Square* à Beaubourg »

Par Valérie Duponchelle - Mis à jour le 04/10/2017 (publié dans la rubrique « Arts / Expositions !!! du **FIGARO**)

« NOUS Y ÉTIONS- Le Centre Pompidou a accueilli la Palme d'or du Suédois Ruben Östlund qui fustige le monde de l'art contemporain, métaphore de notre société sans Dieu ni maître. Reportage dans les coulisses d'une séance sous tension.

Accueillir cette projection insolente de *The Square*, mardi soir à Beaubourg, était-il un geste masochiste, un réflexe narcissique ou une contre-attaque maligne de ce sanctuaire de l'art que le film malmène vertement? Un peu les trois, dirait un diplomate qui sait que tout ennemi s'apprivoise. C'est en juillet que le distributeur du film, Bac Films, a organisé une première projection pour un tout petit comité au Centre Pompidou. Son président Serge Lasvignes et le

³³ Le 16 octobre 2015 une boîte de « *Merda d'artista* » (parmi les 90 réalisées par l'artiste en 1961) a été adjugée pour 202 980 euros lors d'une vente aux enchères chez Christie's à Londres.

³⁴ Né en 1933, mort en 1963, artiste italien influencé par les « ready-mades » de Marcel Duchamp

³⁵ La Chine communiste de Karl Marx, Mao Zedong et Xi Jinping compte désormais 596 milliardaires en dollars contre 537 aux USA !... (*Les Echos* – 15/10/2015).

directeur du musée national d'art Moderne Bernard Blistène l'ont vu, ont survécu à cette satire minimaliste de leur monde et de ses tics, ont validé l'idée d'une projection publique au cœur de leur maison. Cannes a flashé sur ce tableau impitoyable de nos mœurs contemporaines qui ont lâché l'église pour le musée, les enseignements de Dieu pour «l'esthétique relationnelle» définie par le critique français Nicolas Bourriaud en 1995 (il fait figure de guest star par contumace!). Mardi soir, au sortir de la projection, on sentait une certaine tension dans les équipes, soucieuses de ménager leur cœur de cible: c'est aussi de l'avenir d'un film et des affaires qu'il s'agit.

À droite, «I Trust People», à gauche «I Mistrust People»

Dès 19h, un tapis rouge était déplié sur le parvis en pente dessiné par les architectes Renzo Piano et Richard Rogers devant le Centre Pompidou. Le service d'ordre, musclé et peu civil, ne rigolait pas: on se serrait cru en bas des marches du Bunker de la Croisette, quand s'annonce la montée des marches et qu'il faut montrer patte blanche sous peine d'exclusion immédiate. En bas du tapis, un choix: à droite, «I Trust People», à gauche «I Mistrust People». La majorité des invités sont partis spontanément vers la gauche, France oblige.

Trois salles de projection pour ce film qui croque avec délice le petit monde feutré de l'art contemporain et ridiculise ses édiles auquel l'acteur danois Claes Bang prête son charme contrit, entre veulerie, fatuité et remords. Les premiers arrivés étaient dirigés manu militari vers la petite salle sous le Forum (150 places), là où sont projetés d'ordinaire les films d'auteur et d'artiste, comme, en janvier dernier, *Le Carré noir* d'Olga Sviblova avec Iossif Pasternak en 1988 sur les artistes des greniers, des cuisines et des caves sous l'ère soviétique.

L'artiste de l'intime surexposé, Sophie Calle, se mettait prudemment près de la sortie et restait à l'abri de ses lunettes noires. Jack Lang se montrait au contraire, politique toujours, et s'assit au bout des rangs réservés par la production à la «jet-set artistique». L'artiste de la métamorphose, Orlan, était égale à elle-même, martienne et désarmante avec sa crête noire et blanche, ses ajouts chirurgicaux qui ont fait de son visage un masque, sa tenue excentrique des années 1980. Martine et Laurent Dassault, rares collectionneurs présents sur ce front, étaient en tenue de soirée, comme prescrit sur le carton d'invitation. Et comme la jeune équipe du film. Deux autres salles allaient se remplir ensuite, la grande réservée aux prestigieuses rétrospectives de maîtres (400 places) et l'Auditorium (150 places).

«Ceci n'est pas une Palme d'or»

Pile à l'heure annoncée, une délégation du Centre Pompidou a escorté le cinéaste de 43 ans jusque devant ce petit écran modeste, digne d'un ciné-club d'université. Beau garçon, plein de tonus et d'entrain, Ruben Östlund a, pendant dix bonnes minutes, fait son cinéma avec humour, racontant de façon surréaliste le principe de ce *Square* qui symbolise la confiance (perdue) entre les hommes. Sautillant et anxieux, il expliqua que la confiance suppose le don le plus innocent et le plus entier, le mit aussitôt en œuvre devant son public: il déposa sa carte Visa Or par terre et la laissa jusqu'à la fin du film. Le public, interloqué, attendait de voir son film pour applaudir. Sur l'écran blanc, une citation, «Ceci n'est pas une Palme d'or», citait Magritte et tous les aphorismes de l'art, clin d'œil aux amateurs.

Durant la projection, les rires furent saccadés, brefs, un peu gênés, libérateurs comme des soupapes, au gré des attaques contre le snobisme parfois intersidéral de l'art, la vie sexuelle de nos contemporains, les rapports de force dans la hiérarchie bien-pensante, l'absurdité des slogans publicitaires, la lâcheté humaine en général et des bobos de la culture en particulier. Réservé, Smaïn, l'humoriste, «aurait voulu plus de légèreté». Beaucoup s'attendaient à une bonne grosse farce truculente comme *La Grande bouffe* de Marco Ferreri (1973) ou *Affreux, sales et méchants*

d'Ettore Scola (1976). Cette satire distanciée et froide a créé un malaise de proximité. Si beaucoup ont ri devant les explications délirantes de l'art absent, non-sens croqué sur la réalité des biennales et de ses œuvres désespérément conceptuelles, le clip de la fillette abandonnée qui détourne *La petite fille aux allumettes* d'Andersen en film de guerre a laissé les spectateurs sans voix.

Un monde sécularisé et vaguement coupable

Dès la fin du générique, Ruben Östlund était là, challenger prêt à la fête, champagne sur les plateaux et dancing floor bleu posé sur le Forum (peu s'y sont risqués: l'horrible Hulk allait-il revenir?). Ce jeune Suédois, produit caustique d'une terre luthérienne où la communauté impose toutes les règles les plus conformistes, vise la foi nouvelle d'un monde sécularisé et vaguement coupable: la consommation et son produit de luxe ultime, l'art. Les amateurs furent bons joueurs. Sophie Calle ne lui en a pas tenu rigueur et a posé gracieusement avec lui, comme dans un photocall à Cannes. Le baron Sellières comme le couturier Jean-Claude Jitrois ont goûté cette acide leçon de choses qui n'épargne personne, ni les musées, ni les couples, ni les mendiants, ni les enfants, ni les bons sentiments.

«Lubitsch me fait rire davantage»

«Nous avons accepté la projection de *The Square* à Beaubourg, pas tant parce qu'il se rapporte à l'art contemporain et à ses travers, mais parce qu'il se justifie par sa qualité, son esprit et son propos sur les relations humaines en général», nous expliquait Serge Lasvignes, président très ouvert de ce Centre Pompidou devenu hôte d'un soir. Plus que la satire de sa propre discipline, c'est la portée sociale du film «très Europe du Nord» qui l'a frappé, «la séquence dans le HLM prison où chaque porte a sa boîte aux lettres, celle où le directeur essaie de contraindre son employé, manifestement d'origine étrangère, à faire un travail indigne, un rapport de force subtil et dérangeant, ou celle des communicants qui partent dans un délire incontrôlé (l'atroce film publicitaire qui fait du buzz!, NDLR), une réalité qui ne m'est pas inconnue». Au final, il a «plus souri que ri» devant ce désastre d'une institution «né presque tout seul, comme une mécanique se dérègle, à un moment où le directeur lâche prise, empêtré dans ses problèmes personnels, et délègue tout».

Pourtant plein d'humour et de verve, le directeur du Mnam, Bernard Blistène, n'a pas ri non plus. «*The Square* est pour moi une parabole au sens où la vie de ce directeur de musée est l'arrière-plan d'une autre quête. J'aime la stylisation de l'ensemble, l'esthétique minimale du film qui sert de support à l'intrigue et à la fiction. Pour autant, nous sommes objectivement loin du réel. Même s'il est vrai que tout directeur de musée balance bien entre réalité du quotidien et spéculation intellectuelle. Je ne suis pas sûr que l'œuvre d'art masque la réalité de ce que nous sommes... Il est probable, au contraire, qu'elle la révèle! Donc, non, je n'ai pas ri, mais cela n'a rien à voir avec la façon dont le film traite de mon propre métier. Sans doute davantage avec le fait que la vérité de cet homme n'est pas vraiment risible... La vérité l'est d'ailleurs rarement, non? Pourtant, plus le temps passe et plus j'aime rire! Mais Lubitsch me fait rire davantage.»

**Quant le journal « L'Humanité » critique le film...
au nom de la défense de l'art contemporain !**

« The Square, carrément agaçant

Si on saute les échelons pour parvenir à la récompense suprême, la palme d'or remise au réalisateur suédois Ruben Östlund pour *The Square*, avouons qu'il était au rang de nos agacements, voire pire. Dissocier le fond de la forme est toujours périlleux. La maîtrise du cinéma est indéniable, les cadres magnifiques, et on pourrait peut-être ajouter ou retrancher toutes sortes de qualités. Mais notre objection est de taille. Le propos du film qui, pour l'essentiel, ne dénonce pas les impostures de l'art contemporain, comme on peut l'entendre ici ou là, mais dénonce l'art contemporain comme une imposture, ce qui n'est pas la même chose. Surtout pour ceux qui n'en sont pas familiers. Tous les clichés du genre sont convoqués. On en rit d'autant moins que le réalisateur, lui, possède codes et pratiques. Cette position de surplomb dérange d'autant plus qu'elle s'accompagne d'une entreprise de culpabilisation du personnage principal, un conservateur de musée trop égocentrique pour songer aux miséreux qui peuplent les rues. Curieux positionnement des lignes de fracture sociale »³⁶.

Le journal du milliardaire Serge Dassault

(Le Figaro) adore ce film

« accablant pour une société frivole et irresponsable »

« The Square, attention œuvre d'art ! »

« À partir de là, le film se divise en deux branches maîtresses. L'une plonge dans les quartiers populaires de la ville, où Christian suit la piste de son voleur et se retrouve face à un gamin furieux et scandalisé. L'autre s'étend dans le beau monde des nantis hédonistes, farcis de discours intellos et de bien-pensance, qu'on va voir se disloquer et s'effondrer sous les coups de boutoir satiriques du réalisateur suédois. Il n'y va pas de main morte, c'est sûr. C'est hilarant et effarant. La mise en scène est massive, géométrique, angles durs, cadrages stricts. Les décors ont l'air de tableaux savamment composés: beaux effets d'escalier, de grilles, de tunnels, de cloisons. Les personnages y vivent des situations qui ressemblent à des performances d'art contemporain, à la cruauté cérébrale.

Östlund les pousse jusqu'à l'extrême de leur logique sans âme. Ainsi, le délire consciencieux des jeunes communicants pénétrés de leur mission professionnelle, et fiers d'avoir trouvé le clip le plus médiatique, le plus choquant, le plus «clivant», une enfant qui explose avec ce slogan paradoxal: «Jusqu'où faudra-t-il aller dans l'inhumanité pour réveiller l'humanité?» La même question pourrait être reprise en sourdine ironique sur la scène de coucherie entre Christian et la journaliste (Elisabeth Moss), la plus anti-érotique qu'on puisse imaginer entre jouisseurs consentants. Et sur cette autre scène, saisissante d'un dîner arty qui joue avec le danger.

The Square fait bien plus que railler le petit monde gâté (à tous les sens du mot) de l'art contemporain. Avec sa manière puissante, insistante, gênante, il scrute notre société tout entière, rangée comme un dressing où tout a sa place, l'argent, l'amour, le plaisir, les droits, l'efficacité, la compétence. Et sous cet ordre froid, un grand chaos mental parcouru d'appels à l'aide.

³⁶ Widemann, Dominique – « A Cannes, l'état du monde en miroir du cinéma et inversement » - L'Humanité – 30/05/2017 – URL : <https://www.humanite.fr/palmares-cannes-letat-du-monde-en-miroir-du-cinema-et-inversement-636715>

Remarquablement joué par Claes Bang, Christian n'a rien d'un cynique, c'est un homme de bonne volonté, enfermé dans une bulle d'inconscience. Quand elle éclate, la punition est libératrice. Ce film accablant pour une société frivole et irresponsable ne perd finalement pas confiance dans l'humanité véritable. Ce n'est pas la dérision qui l'emporte »³⁷.

The Square, Palme d'or à Cannes, est-il un film réac ?

OUEST-France fait le point sur le débat :

Satire de l'art contemporain et de la bien-pensance régnant dans nos sociétés occidentales, *The Square*, du Suédois Ruben Östlund, a divisé la critique à Cannes, avant et après sa Palme d'or. Les uns ont adoré son humour grinçant, les autres lui ont trouvé un côté lourd et populiste et l'ont classé à droite. Flash-back, à travers un petit florilège d'articles sortis au printemps³⁸.

Libération choqué

« Ruben Östlund singe le milieu de l'art dans une farce lourdingue », lit-on dans les colonnes du quotidien, sous la plume de Julien Gester : « Le cinéaste ne se prive d'aucune gauserie éculée pour refaire le portrait à l'art contemporain et ses accès de cérébralisme creux. *The Square* ronronne ainsi de tout son rictus, jusqu'à ce qu'une aberrante scène d'attentat artistico-simiesque lors d'un dîner de gala entre généreux donateurs du musée. »

L'Obs désolé

« **Le Haneke de la blague carambar** ». C'est le titre choisi par le critique Nicolas Schaller, dans *L'Obs*, pour analyser (assassiner ?) *The Square*. Selon lui, le réalisateur Östlund « a explosé en vol ». « Deux heures vingt de séquences embarrassantes sur la culpabilité des riches à l'égard des pauvres, de scènes d'humiliation d'un mâle suédois contemporain aussi pleutre dans sa vie intime, familiale et professionnelle qu'obsédé par son image en société et de **satire convenue de l'art contemporain**, voilà à quoi nous convie Ruben Östlund », écrit-il pour démarrer son article. « Un sketch des Inconnus en dit plus sur le sujet en cinq minutes et avec humour », précise-t-il dans sa première banderille...

Les Inrocks mitigés

Serge Kaganski évoque « une satire sociale un peu lourde dans les milieux de l'art. Le Suédois Ruben Östlund démontre un vrai sens de la scène cocasse et grinçante, décapant le vernis **bourgeois**, **admet le critique**. Mais son ironie finit par s'effiloche dans un film trop long où les parties sont meilleures que la somme. »

³⁷ Tranchant, Marie-Noëlle – « The Square, Palme d'or 2017: attention œuvre d'art! – Le Figaro – 18/10/2017 – URL : <http://www.lefigaro.fr/cinema/2017/10/18/03002-20171018ARTFIG00132--the-square-palme-d-or-2017-attention-oeuvre-d-art.php>

³⁸ « The Square, palme d'or à Cannes est-il un film réac ? – OUEST-France – 18/10/2017 – URL : <https://www.ouest-france.fr/culture/cinema-the-square-palme-d-or-cannes-est-il-un-film-reac-5321455>

« The Square », critique du film sur le site culturebox.francetv.info

« (...) Clichés balayés

Attention : le film de Ruben Östlund n'aurait aucune épaisseur s'il se limitait à pointer du doigt – et de manière attendue – la contradiction d'une gauche caviar pétrie de beaux principes. Ce n'est pas le cas. D'une part parce que Christian cherche réellement à les appliquer, ces principes, et sa sincérité atteint les limites du possible – et donc exclut toute facilité de jugement. D'autre part, l'universalisme du propos du film part avant tout d'une situation locale, nordique, d'un modèle étatique moderne, tolérant, et protecteur à l'égard des plus faibles. Le cliché est donc rapidement balayé. Mais évidemment le propos est universel et les contradictions de Christian, sa dualité parfois, sont les nôtres : celles de nos sociétés occidentales attirées par l'idéal de bonheur individuel et collectif mais confrontées sans cesse à l'inégalité, à la pauvreté visible, à l'altérité pas toujours facile à accepter – le rom, le migrant, l'enfant d'immigrés qui est intégré mais toujours différent, etc.

Enfin, "The Square" atténue toutes les généralités possibles sur le discours politique par la confrontation de celui-ci au microcosme de l'art qu'il décrit avec brio. On ne boude pas notre plaisir à découvrir ce tableau mordant et extrêmement drôle du milieu de l'art contemporain, de ses travers, tics et grands principes. Incroyable - et pourtant si vraisemblable - est l'incapacité de Christian ou d'autres responsables du musée de savoir expliquer l'intention d'une œuvre d'art. Bien vue, la bêtise des communicants chargés d'en fabriquer un message publicitaire. Désopilante, l'irruption d'un homme atteint du syndrome de la Tourette dans un ennuyeux débat sur l'art.

Incorrect et poétique

Ruben Östlund allie un humour grave et incorrect à la Kaurismäki à l'humour d'observation poétique hérité d'un Tati. Et maîtrise comme peu le cadre dans lequel se meuvent les personnages de sa comédie dramatique (ou l'inverse). Avec "The Square", sa force est aussi de ne se soustraire à aucune réalité de la bêtise qu'il dépeint parfois, quitte à recourir, deux fois au moins, à des scènes d'une grande violence. Mais la mise en scène est là, le cadre et la lumière, qui font passer la pilule au public estomaqué. A voir, absolument. Pour rire. De nous, notamment »³⁹.

³⁹ Ciavarini Azzi, Lorenzo – « The Square, fable caustique et dôle sur l'Art contemporain » - 18/10/2017 – francetvinfo.fr – URL : <http://culturebox.francetvinfo.fr/cinema/sorties/the-square-fable-caustique-et-drole-sur-l-art-contemporain-palme-d-or-2017-263973#xtor=AL-8>

BIOGRAPHIE – FILMOGRAPHIE de Ruben Östlund⁴⁰

Ruben Östlund est né en 1974 à Styrösö, une petite île au large de la côte ouest suédoise. Après des études de graphisme, il intègre l'université de Göteborg, où il rencontre Erik Hemmendorff, avec qui il fondera par la suite Plattform Produktion. Passionné de ski, Östlund réalise trois films sur le sujet, précurseurs de son goût pour les plans-séquences, un intérêt structuré et développé durant ses études de cinéma et qui, aujourd'hui encore, demeure sa marque de fabrique. Ruben s'est rendu célèbre pour ses représentations drôles et justes du comportement social humain, ainsi que pour son utilisation réputée de Photoshop ou d'autres logiciels de traitement de l'image dans ses films.

Son premier long métrage, *THE GUITAR MONGOLOID*, remporte le prix FIPRESCI à Moscou en 2005.

Son second, *INVOLONTARY*, produit par le cofondateur de Plattform Produktion, Erik Hemmendorff, se voit sélectionné à Cannes dans la catégorie Un Certain Regard en 2008. S'ensuivent une distribution dans plus de 20 pays et un passage dans de nombreux festivals, ce qui vaudra à Ruben une consécration internationale.

Deux ans plus tard, il se voit décerner l'Ours d'Or à Berlin pour son court métrage *INCIDENT BY A BANK*, dans lequel tous les mouvements de caméra ont été générés par ordinateur en postproduction.

Son troisième long métrage, *PLAY* (2011), est projeté en avant-première à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes, où il reçoit le prix Coup de cœur. Après Cannes, *PLAY* est projeté à Venise et à Toronto, ainsi que dans de nombreux autres festivals, où il gagne plusieurs prix et distinctions. Entre autres, *PLAY* est sélectionné pour le prestigieux prix LUX du Parlement européen et remporte le Prix nordique, la distinction la plus importante en Scandinavie.

Son quatrième long métrage, *SNOW THERAPY*, est présenté dans la catégorie Un Certain Regard à Cannes, où il reçoit le Prix du jury. Le film est sélectionné dans d'innombrables festivals et remporte 16 prix du Meilleur film étranger. *SNOW THERAPY* est également nommé aux Golden Globes et sélectionné pour un Oscar®. Il sera distribué dans plus de 70 pays.

THE SQUARE est le quatrième film de Ruben Östlund présenté à Cannes et le premier présenté en sélection officielle.

⁴⁰ <http://www.bacfilms.com/distribution/prochainement/film/THE-SQUARE>